Chapitre 1

– Ferdinand, m'a dit Thierry, j'ai une super bonne nouvelle pour toi.

Je me suis méfié. Lorsque Thierry prétend m'annoncer une bonne nouvelle, cela signifie trop souvent que nous devons faire nos bagages à toute vitesse, grimper dans le premier train, débarquer dans une ville où nous ne connaissons personne et nous mettre à la recherche d'un logement. Thierry adore voyager, découvrir sans cesse de nouveaux lieux et de nouvelles têtes. Moi, pas du tout. En plus, cela faisait seulement quelques semaines que nous habitions un joli appartement ensoleillé, juste à côté d'un square, où je commençais à avoir des habitudes.

– J'ai trouvé un job, a repris Thierry. Cette fois, on s'installe ici pour de bon et…

J'allais me dresser sur mes pieds pour sauter de joie, mais Thierry a terminé sa phrase :

– … et tu vas enfin pouvoir aller à l'école !

J'ai fait la moue. En fin de compte, ce n'était que la moitié d'une bonne nouvelle. L'école, j'y suis déjà allé. J'en ai même fréquenté une bonne dizaine, pour tout dire, et ça ne s'est jamais bien passé. Je préfère quand Thierry m'enseigne lui-même les maths et le français. En géographie, il est très calé.

– Allez, a dit Thierry. Tu vas voir, cette école-là, ça va être le pied. Tu n'auras que le boulevard à traverser pour y aller. J'ai rencontré ta future maîtresse, elle s'appelle mademoiselle Chouette et elle porte très bien son nom. Tu vas passer une année absolument démentielle.

J'ai soupiré, tout en esquissant un sourire. Thierry utilise à tour de bras des expressions démodées qui m'amusent malgré moi. Au fait, je crois que j'ai oublié de préciser que Thierry est mon grand-père.

– Et ça commence quand, cette école ? ai-je demandé.

– Demain, a répondu Thierry. Est-ce que ce n'est pas mégacool ?

C'était mégacool. Sauf que, quand je me suis réveillé le lendemain matin, le réveil indiquait huit heures et que j'entendais encore mon grand-père ronfler de l'autre côté de la cloison. J'ai hésité un instant à me rendormir, mais je me suis dit qu'arriver en retard à l'école dès le premier jour risquait de me faire repérer.

J'ai donc attrapé au hasard un disque vinyle (une de ces immenses galettes noires datant du siècle dernier) dans la collection de Thierry. Sur la pochette figuraient quatre types effrayants, juchés sur des talons immenses, qui avaient du maquillage noir plein la figure. Je l'ai lancé à fond sur l'électrophone et ai mis la cafetière électrique en route. Puis je me suis habillé en quadruple vitesse et me suis préparé un sandwich au fromage pour manger sur le chemin de l'école.

Quelques minutes plus tard, nous marchions à vive allure sur le trottoir.

– Bien joué, mon pote, m'a félicité Thierry entre deux gorgées du café qu'il buvait dans son *mug* préféré, celui à l'effigie du robot R2D2.

Ça n'a pas été compliqué de trouver l'entrée de l'école : c'était la grille devant laquelle s'agglutinaient des gamins de six ans au visage anxieux, des grands de onze ans à l'air blasé et des parents qui se connaissaient tous les uns les autres. Comme d'habitude, notre arrivée, à Thierry et à moi, a provoqué des regards étonnés dans l'assistance. Très honnêtement, je ne pense pas être particulièrement original dans mon apparence. Mais mon grand-père, avec ses bottes en cuir, son blouson clouté, ses lunettes noires et sa longue mèche lui tombant sur les yeux, se fait toujours un peu remarquer, surtout dans les petites villes.

– Je crois que je vais m'en sortir tout seul, lui ai-je chuchoté avant qu'il n'entreprenne de devenir copain avec tous les parents de mes futurs camarades.

– Dans ce cas, je retourne me coucher.

Heureusement, la sonnerie avait couvert les paroles de Thierry.

Dans la cour se formaient des groupes d'élèves qui se racontaient leurs vacances d'été. Moi, j'étais tout seul, mais cela ne me dérangeait pas. Ce n'est pas que j'apprécie particulièrement la solitude, mais j'en ai l'habitude. Soudain, j'ai senti une main qui s'agrippait à la mienne et j'ai dû baisser les yeux pour voir à qui elle appartenait. À côté de moi, se tenait une petite, une toute petite fille. Deux ou trois garçons de mon âge m'ont regardé d'un drôle d'air, mais je n'ai pas pour autant tenté de dégager ma main. D'une part, cela n'aurait pas été poli, et d'autre part, j'étais ému qu'une aussi petite fille m'offre son amitié. Je lui ai demandé doucement :

– Comment tu t'appelles ?

La petite n'a pas prononcé un seul mot, mais elle a serré plus fort encore ma main dans la sienne, qui était vraiment minuscule. Puis elle m'a regardé droit dans les yeux et m'a gratifié d'un immense sourire auquel il manquait quelques